

## Avant-propos

*Migration, nomadisme, commerce, religion, curiosité... — quels qu'en puissent être les motifs, le déplacement dans l'espace est une donnée anthropologique aussi fondamentale que l'alimentation ou l'organisation sociale, comme elles irréductible à des objectifs uniquement fonctionnels, et comme elles résistant à une vision mécaniste de l'humain. Investi immédiatement de significations, le déplacement se redouble et se représente en même temps qu'il s'effectue, et répond à des formations imaginaires et à des légitimations symboliques : rituels de départ ou d'accueil, idéalisation ou phobie de l'ailleurs, mythologies du franchissement ou du retour, figures de dieux ou de héros... Chaque société a ses Ulysses, ses Jasons ; Moïses ou Œdipes, chacune a ses errants.*

*Et chacune a ses récits et ses récitants. Pour quitter les dieux et les mythes et revenir aux voyageurs de ce monde (que les mythes, d'ailleurs, ne cessent de susciter et d'éclairer), on sait que les cultures européennes possèdent, depuis leurs origines, une riche collection de voyageurs devenus les narrateurs de leur expérience. Dans cette tradition déjà longue, la Renaissance a ouvert une ère absolument nouvelle, qui ne se referme pas en notre siècle, quoiqu'on ait pu dire naguère de la « fin des voyages », parce que le geste qui la fonde est inépuisable. L'expérience du tout autre, du monde nouveau, surgie dans notre conscience avec les Grandes Découvertes, entraîne un bouleversement de la pensée dont les récits de voyage essaient de donner la mesure : en même temps qu'ils en portent témoignage, ils tentent paradoxalement de l'intégrer aux structures et aux outils intellectuels reconnus dans leur culture de provenance. Tâche inachevable, toujours reprise pourtant, grosse de malentendus et de questions, d'inconforts et d'émerveillements, parce qu'elle est un perpétuel appel à une attribution de sens à l'intérieur d'un modèle culturel reçu, et un perpétuel désaveu des significations jusqu'alors partagées, qui se révèlent sectorielles et passagères. Depuis cinq siècles maintenant, le récit de voyage est ainsi le lieu d'expérimentation de la condition moderne, celle du sens lacunaire, incertain, dont toute prétention de complétude fait apparaître l'insuffisance.*

*Si l'expérience du voyage moderne est bien l'un des accès essentiels à cette problématique de fond, on comprend qu'elle ait suscité une si riche production de récits, depuis les premières lettres de Colomb et de Vespucci, les disputes des théologiens espagnols, les « histoires » et les « relations » des religieux ou des navigateurs anglais et français du*

XVI<sup>e</sup> siècle. On comprend qu'elle ait donné naissance aux premiers essais de synthèse des savoirs, sous la forme des cosmographies renaissantes, approches immenses et balbutiantes des aspects et des conséquences scientifiques de la Découverte<sup>1</sup>. On ne s'étonne plus que les philosophes des Lumières se soient nourris de lectures de voyage et en aient fait un matériau de leur pensée, et quelquefois de leurs fictions, ni qu'ils y aient fortifié leur ambition d'une prise en compte totale des connaissances, tout comme ils y éprouvaient leur désir de fonder rationnellement les pouvoirs et les limites de l'homme en incluant toutes les altérités, découvertes ou imaginées, si étranges qu'elles aient pu paraître. On pénètre de manière plus efficace dans les contradictions du XIX<sup>e</sup> siècle, où les récits de voyage sont à la fois un lieu de commémoration et de reconnaissance sociale pour le dépaysement romantique, les archives d'un positivisme qui vérifie ses idées raciales, un moyen de repérage et de propagande pour l'entreprise coloniale, mais aussi un terrain privilégié dans l'exercice de la commisération chrétienne et la réalisation de l'universalisme missionnaire, selon la théorie mise en place par Le Génie du christianisme.

On note aujourd'hui, depuis deux ou trois lustres, un renouveau de l'attention portée à ce continent de la bibliothèque universelle. En France, certains avancent que la décrue de la pensée structurale et le recul des réflexions sur les procédures formelles de la création littéraire, bref l'épuisement apparent des objets construits sur la textualité, sont pour beaucoup dans cet intérêt pour les écritures du voyage. On nous chante les retrouvailles avec un monde tactile et odorant, déployé sous les pas du sujet qui l'explore, offert aux vents et aux marées. Malheureusement, tout cela n'est guère neuf, et repose sur la redite d'un romantisme compris de manière partielle, réduit à sa dimension de révolte et de libération, d'intuitionnisme et de poésie sensible : comme si, toujours, tout voyageur devait refaire le Rimbaud de *Ma Bohème* et de *la Saison en enfer*.

S'il est bon que la littérature du voyage marque à sa façon ce « retour » du référent et du sujet, on voudrait qu'elle évite de le faire avec trop de naïveté, en oubliant que le référent ne peut être connu qu'à travers la médiation d'une construction culturelle, et que le sujet est aussi une réalité sociale, qui n'existe que formulée par un discours et ordonnée à des réseaux symboliques. La mesure de l'intérêt actuel pour les écritures du voyage me paraît devoir être recherchée au-delà des mouvements du balancier de la mode, dans le problème à double face de l'attribution et de l'insuffisance du sens que requièrent nos rencontres avec un monde ou un autre inconnus. Non, le monde n'est pas complet, sa connaissance n'est jamais achevée, contrairement à l'idée que soulignait si vivement Lévi-Strauss dans les *Tristes Tropiques*, c'est-à-dire contrairement à un hegelianisme qu'on aurait transposé dans l'espace terrestre. C'est ce constat, porteur d'incertitude et de menace, dont l'urgence et l'importance nous réapparaissent. Comme l'ont fait les cultures européennes depuis la Renaissance, nous nous tournons vers les récits de voyage parce qu'ils sont un vecteur de cette prise de conscience, fondation paradoxale de notre tradition. Et nous savons qu'il importe de garder mémoire de tout l'horizon, ou de tous les

1. La mieux connue aujourd'hui, grâce aux travaux de Frank Lestringant, est celle d'André Thevet. La plus célèbre, et sans doute la plus importante à la Renaissance, fut la *Cosmographia universalis* publiée pour la première fois à Bâle par Sebastian Münster, en 1544.

horizons, quand il ne s'agit pas de prétendre satisfaire à une tâche impossible, vaste au point de ne pouvoir être embrassée d'un seul coup d'œil.

\*  
\* \*

L'un des écrivains du voyage les plus intéressants du XVIII<sup>e</sup> siècle, jeune homme de fortune modeste, de goût artiste, d'espérance sensible, fort intelligent et malheureux en amour, quitta la Suisse, son pays natal, pour se joindre à l'escadre de l'amiral Anson, qui appareilla le 18 septembre 1740 de Sainte-Hélène, mouillage à l'est de l'île de Wight. Il fut logé à bord du *Centurion*, vaisseau de deux ponts et demi et une dunette, qui portait soixante canons et emmenait quatre cents hommes d'équipage : marins, soldats de la Navy et officiers, plus quelques accompagnateurs, hommes d'Eglise et marchands doublés d'aventuriers, qui encombrèrent inutilement les batteries et les soutes de pacotille destinée au troc. L'expédition poursuivait d'abord un but militaire, dans le contexte d'expansion coloniale qui suivit les traités d'Utrecht : la mission de l'escadre, en effet, était de faire pièce aux Espagnols pour rendre plus sûr le commerce maritime anglais. Notre jeune homme, attaché au Commodore en qualité d'ingénieur, ne s'intéressa guère aux enjeux géo-stratégiques et aux luttes des puissances pour la domination des mers. Il aimait les Anglais pour leurs lois, leurs libertés et leurs philosophes, plutôt que pour leur détermination dans la guerre ou leur pragmatisme en affaires.

Le voyage dura quatre ans. L'escadre, qui comprenait au départ cinq vaisseaux de guerre et deux mille hommes, affronta des circonstances redoutables : elle dut doubler le Cap Horn durant l'hiver austral, essuya de terribles tempêtes dans le Pacifique, livra des combats meurtriers, sans parler des maladies et du manque d'hygiène qui décimaient les équipages en ce temps-là. Lorsqu'Anson, au retour, arriva en rade de Spüthead au début de l'été 1744, il ne lui restait que son seul navire et deux cents hommes<sup>2</sup>. Sans doute notre jeune voyageur, émotif et doué d'une vive curiosité, eût-il été mieux à sa place dans certaines expéditions ultérieures, celles que commandèrent par exemple Cook ou Bougainville, dont les missions portaient sur la recherche scientifique et non sur l'hégémonie militaire. Pourtant, l'extraordinaire périple qu'il accomplit durant ces quatre années le marqua profondément, en lui permettant de parcourir la totalité du monde connu dans les quatre continents que l'on comptait alors. Une de ses lettres, notamment, écrite à son retour à l'intention de ses amis, garde la trace de l'enthousiasme qui le souleva tout au long de son voyage, attitude qui n'est pas fréquente dans les relations de cette époque. Elle témoigne aussi de ses dons d'observateur et de ses qualités d'écrivain ; elle est à la fois notation des étapes, réflexion sur les cultures humaines et leur histoire bouleversée par la conquête, exaltation des beautés naturelles et poème de la vision, transport émerveillé du souvenir...

2. Une relation complète de ce voyage a été rédigée par l'aumônier du *Centurion*, Richard Walter, probablement inspiré par Anson. Elle fut publiée à Londres en 1748 sous le titre de *A Voyage round the World...* L'ouvrage eut un succès considérable : réédité de nombreuses fois, traduit dans les langues européennes, il fut compilé notamment par l'abbé Prévost dans son *Histoire générale des voyages*. Voir Anson, *Voyage autour du monde*, présentation de Hubert Michéa, éd. Utz, Paris, 1992.

*Si jeune qu'il fût, ce voyage n'était pourtant pas son coup d'essai. Il avait fait auparavant un assez long séjour à Paris : étranger et campagnard, il y avait admiré — en même temps qu'il était agacé par sa superficialité — la civilisation brillante de la France de Louis XV. Plusieurs de ses lettres décrivent, de manière quelque peu satirique, les salons, les spectacles, tous ces rites de la vie mondaine que les voyageurs européens venaient apprendre à Paris, et qu'ils s'efforçaient ensuite d'imiter chez eux. Si les lettres parisiennes du jeune voyageur suisse ne sont pas neuves pour leur temps, si elles endossent des partis pris qui faussent la vision, elles n'en révèlent pas moins un caractère bien arrêté, un goût marqué pour la réflexion morale. Malheureusement, une série de lettres, qu'il avait adressées à un ami anglais, et dans lesquelles il développait une analyse sociale et politique beaucoup plus novatrice, s'est perdue. Nous avons de lui une autre lettre, fort originale, où il fait part d'une excursion dans les montagnes du Valais, dont les paysages et les populations n'étaient alors connus qu'au travers de quelques ouvrages, particulièrement les célèbres Délices de la Suisse, parus dans la collection de voyages de l'éditeur Pieter van der Aa, à Leyde<sup>3</sup>. Là encore, hélas, le texte de la relation détaillée qu'il annonce dans sa lettre n'a pu être retrouvé. De même, d'ailleurs, sont restées vaines, jusqu'à ce jour, les recherches entreprises pour mettre la main sur les relations qu'il a certainement rédigées lors de son séjour en Angleterre (avant le départ de l'escadre d'Anson), puis lors de son voyage en Italie, une ou deux années après son tour du monde, alors qu'il accompagnait son noble ami anglais pour un assez long séjour à Rome.*

*Ainsi, mis à part l'Orient et l'Empire des Tzars, qu'il visita plus tard, notre jeune voyageur avait parcouru, avant l'âge de trente ans, les principaux itinéraires de son époque. Il avait exploré les mers du sud et découvert les vallées des Alpes ; il avait séjourné dans les grandes capitales, Paris, Londres, Rome. De tous ces déplacements, nous n'avons plus aujourd'hui que quelques lettres. Elles présentent pourtant un si vif intérêt qu'elles apparaissent comme un document essentiel sur le voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle, autant par leur contenu, les observations dont elles sont remplies, les mondes nouveaux qu'elles mettent sous nos yeux, que par leur style digne de tant d'admiration. On peut regretter la perte des relations ; mais les lettres nous apportent ce que celles-là nous auraient dissimulé, ce que leur écriture plus conventionnelle aurait tenu dans une plus discrète réserve, le moi si attachant du jeune voyageur. On voit fort bien dans les lettres que ce moi ne s'affiche que pour mieux toucher ses lecteurs, pour les émouvoir et les entraîner dans le bonheur de ses découvertes, pour réfléchir avec eux à l'existence et au sens d'autrui et partager les sentiments provoqués par ses rencontres. Ou, plus exactement, pour émouvoir d'abord sa lectrice, puisque la plupart des lettres sont adressées à une jeune femme qu'il aime, et qu'il craint de perdre. L'épistolier se plaint de l'exil, et cherche imaginativement à reprendre à ses côtés l'amie absente, dans ces régions lointaines, elle dont la pensée ne le quitte pas. Ainsi, dans les lettres de voyage, on n'oublie jamais ni l'épistolier ni sa destinataire. Le monde décrit et le texte des lettres ne s'imposent jamais aux dépens de l'un ou*

3. *Les Délices de la Suisse...*, par Gottlieb Kypselor de Münster (pseudonyme d'Abraham Ruchat), sont parus en 1714 ; l'ouvrage a été republié en 1730 à Amsterdam, sous le titre *L'Etat et les délices de la Suisse*, comme une compilation de différents auteurs, due à Johann-Georg Altmann.

*de l'autre. On comprend, bien au contraire, que les rapports entre ceux qu'on pourrait appeler les acteurs ou les instances du voyage, se construisent par l'intermédiaire d'une correspondance passionnée.*

\*  
\* \*

*On s'en rend compte, il y a bien des leçons à tirer de ces lettres. Elles nous donnent un aperçu très riche, une vision complexe, de l'écriture du voyage. C'est une telle vision qui constitue, de même, l'ambition d'Adrien Pasquali dans son essai : proposer, comme il le dit, un tour des horizons du voyage, et y ajouter la densité historique accumulée depuis les quelque deux cent cinquante ans qui nous séparent du voyageur dont nous venons de parler. Pasquali voyage dans des livres, et non seulement dans des pays : mais les deux modes échangent leurs valeurs et se servent mutuellement de métaphore. Effectué dans l'espace ou dans la lecture, le voyage est finalement toujours une sorte de texte, composé par les instances qui concourent à l'accomplir. Que le voyage ait ainsi maille à partir avec les textes, avec les sollicitations de langage qui le prédisposent et l'entraînent, et qu'il ait pour horizon de devenir à son tour un récit, cela doit nous rendre attentifs tout autant à son écriture et à sa lecture, qu'aux mondes explorés et décrits. C'est bien ce que propose Adrien Pasquali, en montrant la place et la part de chacune des instances du récit de voyage : le sujet, le destinataire, le monde, le texte.*

*Ces instances composent l'une avec l'autre. Leurs rôles respectifs plus ou moins marqués, leur présence plus ou moins affichée délimitent des modes d'être, des effets de lecture, des infléchissements culturels. Pasquali montre ainsi qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le moi du voyageur prend en général une importance centrale, si bien que le voyage semble devenir l'aventure d'un sujet plus que la description d'un monde. Ce mouvement accompagne une évolution de la figure du destinataire, qui se personnalise et se marque dans le récit, tout comme le public — dont le récepteur inscrit dans le texte constitue une sorte d'image — recherche alors dans le livre de voyage le témoignage personnel et la confrontation d'un individu avec ce qui lui est étranger, et demande, de façon parfois obsédante, la vérification de l'identité et de l'altérité. On retrouve, sous d'autres auspices, une configuration comparable à la Renaissance. Mais à ce moment-là, dans le mélange d'excitation due à la découverte et d'angoisse provoquée par l'intrusion du tout autre dans l'univers mental et géographique, c'est moins l'aventure d'un sujet qui est au cœur du récit de voyage, que la mise à l'épreuve d'une textualité, face à un monde pour lequel elle ne possède aucune référence. Les réemplois des cultures apprises — antique et biblique — se révèlent peu à peu inadéquats ; les écritures scientifiques nouvelles, la cosmographie et l'histoire essentiellement, mettent du temps à faire accepter leur valeur et leur efficacité. Mais le sujet n'est pas pour autant absent de ces récits, ni les destinataires, fortement sollicités par les polémiques religieuses et politiques que les textes prennent en charge<sup>4</sup>.*

4. On connaît cet égard le rôle majeur de la collection des *Grands Voyages* de Théodore de Bry : elle fut, à la fin de la Renaissance, une arme idéologique efficace au service de la pensée protestante en Europe.

Le monde comme référent et comme visée n'est jamais absent non plus du récit de voyage, quand bien même certains ont pensé que le romantisme l'avait évacué derrière le badigeon du pittoresque ou les paravents de la subjectivité. Pour le voyageur romantique, le monde est déjà écrit ; mais il demande à être réinterprété, refondé comme expérience et comme signification, partagé avec autrui. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les monographies ou les vastes compilations et collections tendent prioritairement vers des objectifs de connaissance ; la comparaison des sources entre elles, ou avec les lieux et les faits, cherche à discriminer le vrai et le faux, à faire la part des distorsions infligées par les préjugés et les affects. Le livre de voyage est alors un texte à tendance encyclopédique, dans lequel se côtoient tous les savoirs. C'est le laboratoire de nos sciences modernes : histoire, géographie, sciences de la nature et sciences de l'homme... Mais quand même il vise à une représentation adéquate et presque analytique, le texte de voyage ne peut pas éliminer le sujet qui l'écrit. Tout au plus tend-il à gommer ses aspérités individuelles au profit d'un mode plus collectif d'appréhension du monde et de représentation par le langage.

L'ouvrage d'Adrien Pasquali montre avec la plus grande clarté comment les instances du récit de voyage prennent forme ensemble, sans qu'aucune n'ait sur l'autre de précellence. Leurs rapports, explorés systématiquement, y compris dans les polémiques et les malentendus auxquels leur étude a pu donner lieu, ouvrent à une typologie des récits, dont les bases sont ici posées. Ils tracent aussi les perspectives essentielles qui permettent de comprendre la multiplicité de genres littéraires et de types de discours auxquels l'écriture du voyage peut recourir : ceux du « je », avec le journal ou l'autobiographie ; ceux de l'interlocution, avec la lettre ; ceux de l'argumentation et de la description (la relation, l'essai), — quand l'écrivain n'emprunte pas ses modèles au roman ou à la poésie. Tout ces modes de la parole écrite et de l'action sur autrui qu'on exerce par son moyen concourent à l'écriture du voyage. Chaque texte procède d'une focalisation particulière sur l'un, ou sur l'autre, ou sur plusieurs de ces modes, contribuant ainsi à caractériser une manière, une culture, une sensibilité.

\*  
\* \*

Etayées par la vision large et le point de vue englobant adopté par l'auteur, les chapitres portant sur les formes contemporaines du voyage et de son écriture me paraissent particulièrement originaux. Pasquali sait inscrire avec une grande finesse interprétative les écritures contemporaines dans la continuité d'une pratique littéraire et d'une expérience du monde, tout en caractérisant leur nouveauté. Les pages où sont analysés les écrits de Michaux, de Butor, de Pérec, de Réda, de Bouvier, constituent un apport précieux à une poétique du voyage, autant qu'elles éclairent un aspect de la littérature contemporaine dont l'intérêt est de mieux en mieux reconnu.

Ces pages ne présenteraient pas une si visible qualité, si la vue d'ensemble et l'érudition ne les précédaient et ne les encadraient. L'ouvrage est tout à la fois un catalogue raisonné des problèmes posés par l'écriture du voyage, une sorte d'état des lieux des recherches sur les récits de voyage, et une étude de la narration elle-même, de ses constantes et de ses points de différenciation. L'approche critique pratiquée ici sait tenir compte de l'Histoire mais aussi la bousculer, s'il le faut, pour opérer des rapprochements

significatifs ; elle brasse grands et moins grands en vue d'esquisser une typologie, qui vient donner leur juste mesure aux développements particuliers éclairant tel ou tel texte.

Dans ce va-et-vient entre l'œuvre et le réseau, entre l'ensemble et le détail, les préoccupations formelles et narratologiques jouent un rôle particulier. Abordés dans les derniers chapitres, ces problèmes présentent un caractère programmatique. L'utilité d'une étude des genres dans le voyage, sur laquelle l'auteur ouvre des perspectives d'un grand intérêt, apparaît clairement. Les questions liées aux critères de vérité, aux potentialités de la fiction, aux configurations narratives, à l'énonciation et plus largement à la pragmatique discursive, si importantes lorsqu'on s'interroge sur l'écriture du voyage, reçoivent une première élucidation, indispensable à des discussions théoriques fécondes. Les études historiques et interprétatives tireront elles aussi parti de ces discussions, puisque les cultures européennes, tout au long de leur histoire, ont exposé et justifié les singularités de leurs rapports à l'altérité par la médiation des textes de voyage.

\*  
\* \*

Le lecteur aura deviné sans doute que le jeune voyageur dont nous avons retracé (et un peu prolongé) la brève histoire était un personnage de roman : nommément Saint-Preux, le héros de La Nouvelle Héloïse, ce roman par lettres que Rousseau publie en 1761. Par l'intermédiaire de son personnage, qu'il envoie visiter quelques lieux à la mode et découvrir des itinéraires nouveaux, Rousseau magnifie le voyage et son écriture, dont il se montre un remarquable analyste. Lui-même a voyagé sans doute : en Italie du nord, Turin et Venise, en France bien sûr, très brièvement en Angleterre, et surtout en Savoie et en Suisse, à pied, mode de déplacement tenu pour original en son temps. Mais il a surtout parcouru des pays de livres, dont il a tiré cette science des vastes horizons, ce goût de la découverte et de la comparaison que nous reconnaissons chez son héros. Et de même, pour son compte, ce livre-ci, qui parle du voyage sous la forme de l'essai, émane d'un écrivain et d'un lecteur passionné. Habité par la conscience des jeux et des contraintes littéraires, il témoigne lui aussi, à sa façon, d'un plaisir au monde, d'un désir de se déprendre des mots et des conventions reçus. Il le fait avec la pleine reconnaissance qu'il faut pour cela, d'abord et incessamment, traverser le langage : car pour connaître l'autre et le monde, il faut parvenir à les dire, à les représenter dans une parole dont la forme et la force rejaillissent sur ceux qui la tiennent ou l'entendent, et par contrecoup leur révèlent à eux-mêmes une incomplétude qu'il ne leur est plus possible de méconnaître, et qui les définit.

Claude Reichler  
Université de Lausanne